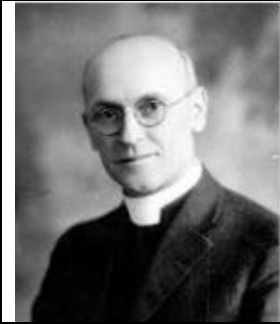


JOLIAT, HENRI (1876-1959)

JOLIAT, Henri, pasteur de l'Église presbytérienne (1908-1925) et de l'Église Unie du Canada (1925-1959), né le 18 octobre 1876 à Thiancourt en France, décédé à Montréal le 16 mars 1959. Il avait épousé Adrienne-Louise Etienne le 20 mai 1909 à Saint-Hyacinthe. Inhumé au cimetière de Belle-Rivière (Mirabel, Basses-Laurentides).



Henri Joliat est née 18 octobre 1876 à Thiancourt, Territoire de Belfort en Franche-Comté, à quatre kilomètres de la frontière suisse, mais bien en territoire français contrairement à l'attribution suisse qu'on lui donne souvent, par analogie avec ses neveux, les Chodat. Il avait perdu ses parents alors qu'il était enfant et avait été confié en Suisse à sa tante, Hortense épouse d'Henri Chodat, lequel avait quatre enfants : Henri, fils (1877), Robert (1880), Paul (1881) et William (1884). On les retrouvera plus tard au Canada comme pasteurs, enseignants et missionnaires. Henri père était banquier mais avait pris la fuite et abandonné sa famille quand on l'avait poursuivi pour détournements de fonds dans la faillite de la banque Klaye-Chodat en 1887¹. Son épouse Hortense, pour des raisons que l'on comprend aisément, avait répondu à l'invitation de son frère Émile qui habitait Ottawa² et s'y était rendu en 1888 avec ses enfants et son neveu de douze ans, Henri Joliat, dont elle avait la garde. Une fois sur place, la situation ne lui parut pas satisfaisante et elle préféra retourner à Moutier où elle savait qu'elle pourrait faire vivre sa famille comme institutrice ou comme rédactrice de textes allemands et français. Henri Joliat, lui, préféra rester au Canada.

Il demeura tantôt chez son oncle Émile, tantôt à Sudbury, sur la grande ferme de son oncle Édouard. Au recensement de 1891, on le donne comme pensionnaire avec ce dernier dans une famille de Portland Ouest au sud de la ville. Il était alors déjà élève de l'Institut évangélique français où ses oncles le placèrent dès l'âge de 13 ans. Il s'y fit remarquer, selon *L'Aurore*, « par son intelligence alerte, sa pitié douce et sereine ». Il a gardé un excellent souvenir de ce passage puisqu'il rédige un long poème en vers en hommage à son directeur Jules Bourgoin lors de la pose d'une plaque commémorative par l'Association des anciens en 1903³. Il était devenu cette année-là professeur de cette même institution qui l'avait formé.

Il la quitta en 1905 pour s'inscrire en théologie au Collège presbytérien où il gradua en 1908, le meilleur de sa promotion. Durant les étés, comme c'était alors la

¹ Sa disparition lui a permis, semble-t-il, d'échapper à la justice au prix sans doute d'un anonymat recherché.

² Né vers 1865, Émile devient par la suite le premier chef de police francophone de la ville d'Ottawa (1931-1937). Émile est aussi le père d'Aurèle Joliat, le célèbre joueur de hockey des Canadiens de Montréal.

³ Reproduit dans *L'Aurore*, 20 mars 1903, p. 7-8.

coutume, les étudiants s'occupaient à des tâches pastorales. Ainsi il a prêché à Saint-Pie, à Abbotsford et à Saint-Hyacinthe. Il est allé faire aussi du colportage le long du Saint-Laurent, à Berthierville, Saint-Roch-des-Aulnaies, Sainte-Louise, et Pinguet (Saint-Damase-des-Aulnaies).

Son premier poste pastoral fut celui de l'église presbytérienne Saint-Jean de Saint-Hyacinthe où il prêchait dans les deux langues. Il y épousa à 36 ans Adrienne-Louise Étienne (1886-1965), fille d'Aimé-Albert (1840-1907) de Saint-Pie⁴ et de Rachel-Lydie Duclos (1851-1938), sœur de l'historien du protestantisme, Rieul-Prisque Duclos. Ils eurent deux enfants : Eugène-Aimé (1911 – 1999) et Rachel-Adrienne (1914 – 2002).

On le disait affable, dévoué, confiant dans l'avenir avec des prédications enrichissantes et profondes, proches du vécu. C'est ce qui va continuer de les caractériser à Saint-Jean de Montréal également. C'est en effet cette autre paroisse Saint-Jean qui l'avait réclamé comme pasteur en novembre 1912. Le secrétaire du Comité d'évangélisation, le pasteur S. J. Taylor, avait fait les démarches nécessaires et Henri Joliat avait accepté rapidement son nouveau poste. Dès le 4 décembre, il était à pied d'œuvre avec sa famille.

Le dimanche 8 décembre, on procéda à son installation en présence d'une nombreuse assistance. Étaient présents le professeur John Scrimger, directeur du Collège presbytérien et James Patterson, secrétaire du Consistoire de Montréal. Les pasteurs Charles Biéler (aussi du Collège) et Edmond Brandt (de l'Institut de Pointe-aux-Trembles) présentèrent le nouveau pasteur à sa communauté. Le reste de sa carrière se confond avec ce poste puisque il allait l'occuper pendant 36 ans jusqu'en 1948⁵. Il avait vite acquis une certaine notoriété parmi ses collègues et il accepta pour un an d'être modérateur (président) du Consistoire de Montréal en 1916.

Le nouveau pasteur avait dû d'abord rassembler ses ouailles un peu dispersées à la suite des dernières années de son prédécesseur le pasteur Thomas St-Aubin. Dans la première période qui va jusqu'à 1925, malgré l'émigration de bon nombre de fidèles, sa communauté passa de 80 à 190 communicants, la paroisse profitant de l'urbanisation du Québec, 40 enfants participant à l'école du dimanche. Le système scolaire public francophone étant aux mains des catholiques, tous ceux qui n'appartenaient pas à cette confession étaient repoussés vers l'école anglophone parce que protestante, favorisant ainsi l'assimilation des francophones à l'anglais. Un des membres de la paroisse, le professeur Alphonse Primeau-Robert, avait dénoncé la situation dans une conférence célèbre éditée en brochure en 1924.

La communauté de Saint-Jean est alors majoritairement canadienne-française, mais tout de même un tiers de ses membres sont d'immigration européenne plus ou moins récente. Le pasteur lui-même avait produit une brochure retraçant l'historique de la

⁴ Son autre enfant s'appelait Albert-Aimé et devint un des premiers vétérinaires canadiens-français. Voir sa biographie en ligne.

⁵ Pour cette période, on se reportera à l'ouvrage de Jean-Louis Lalonde, *Les 175 ans de l'église Saint-Jean, 1841-2016*, Montréal, Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, 2018, p. 133-224.

paroisse afin de montrer le large passé missionnaire et francophone de ses membres depuis 1841, quelque 80 ans plus tôt. Il en profitait pour rendre hommage aux anciens et aux syndics qui l'avaient soutenu depuis son arrivée. Les anciens avaient alors un rôle de surveillance et les membres du Conseil visitaient les paroissiens régulièrement avec le pasteur ou de façon autonome. Ces tâches comme celles des syndics sont alors officiellement réservées aux hommes.

Il ne faut pas croire que les femmes soient pour autant absentes. Le pasteur Joliat soulignait particulièrement l'œuvre de ses deux diaconesses : Marie Grosjean (1918-1922) et Anna Im Obersteg (1917-1927). Les femmes qu'on identifie encore sous le nom de leur mari jouent un rôle majeur dans le financement de l'église par leurs collectes ou leurs ventes de charité. C'est ainsi que Saint-Jean put, situation exceptionnelle pour une paroisse francophone, se déclarer indépendante des fonds missionnaires presbytériens à partir de 1922, objectif que s'était fixé le pasteur dès son arrivée. Elle le restera pour 60 ans grâce à une organisation serrée et le suivi des finances par les syndics habilement encouragés dans ce sens par Henri Joliat. Alors que la communauté était plutôt pauvre dans ses premières années, la venue de personnes un peu plus à l'aise au lendemain de la Grande Guerre a facilité cette indépendance. Pendant plus de quinze ans, les membres ont pensé vendre l'immeuble et quitter le centre-ville... pour finalement accepter d'y demeurer.

Pour le pasteur et sa communauté, l'année 1925 représente un changement d'appartenance puisqu'ils acceptent massivement de faire partie de la nouvelle Église Unie du Canada, réunissant une bonne fraction des presbytériens, congrégationalistes et méthodistes du pays. Les conseils et le pasteur changent peu cependant leur manière de faire. Toutefois, la communauté de Saint-Jean est en nette progression et, entre 1926 et 1937, elle passe de 85 à 138 familles, et de 400 à 650 personnes, augmentant la tâche du pasteur d'autant, mais confiant dans l'aide qu'il reçoit de son Conseil et des syndics. Et les sociétés féminines qui regroupent une centaine de membres, certaines de ces femmes devant appartenir aussi bien aux sociétés missionnaires qu'aux sociétés d'aide.

Le pasteur Joliat rassemble autour de lui sa communauté avec beaucoup de cohérence. On sent qu'elle le soutient de toutes sortes de façons au cours de la Grande Crise des années 1930. Curieusement, la situation économique rapproche les fidèles des églises plutôt que de les en éloigner. La paroisse presbytérienne Saint-Luc, la communauté du pasteur indépendant Giguère et celle de l'anglican Rahard sont particulièrement présentes auprès des francophones au cœur de la période sans pour autant affecter Saint-Jean. Cependant, globalement, les points de mission et les paroisses francophones dans l'Église Unie sont un peu laissés à eux-mêmes durant la dizaine d'années suivantes puisqu'on a cessé de valoriser les petites communautés dans les perspectives déjà envisagées par les presbytériens. Leur nombre est en chute libre. À partir de 1932, le pasteur Joliat multiplie les mariages jusqu'à en célébrer quelque 150 par an, afin d'accueillir des Montréalais de multiples confessions, souvent anglophones, cette fonction permettant sans doute d'aider financièrement l'église.

On peut terminer cette deuxième étape de son pastorat en 1937, année où on célèbre en grandes pompes les 25 ans du pasteur à la tête de la paroisse. Le 4 décembre, le temple est orné de fleurs et décoré. Il est littéralement bondé et certains doivent rester debout. Le consul de Suisse et plusieurs collègues sont venus l'honorer. Le pasteur ne tarit pas d'éloges pour sa communauté. Il s'y sent particulièrement à l'aise et épaulé, au point où il parle de ces années comme « les plus heureuses de [sa] vie ». La fête se termine par les cadeaux offerts aux jubilaires.

Le pasteur Joliat passera encore dix ans à la tête de la paroisse. Elle demeure importante, regroupant plus de 200 ménages et quelque 700 personnes. Avec la généralisation de l'automobile, on constate son étalement, la majorité de ses membres provenant toutefois encore de l'île de Montréal. En 1941, on fêtera le centenaire de la paroisse, rappelant ses anciens pasteurs, célébrant en deux dimanches et divers moments le riche passé de Saint-Jean. Cette même année, le Collège de théologie de l'Église Unie du Canada décerna au pasteur Joliat le titre de Docteur Honoris Causa.

La paroisse est active et continue allégrement ses activités, soutenues matériellement par les syndicats et le travail des sociétés de femmes. Aux moments de grande affluence comme à Pâques, on décide d'installer au sous-sol à partir de 1945 des haut-parleurs à destination des cinquante ou soixante fidèles qui n'ont pu trouver place dans la nef. Les prédications soignées du pasteur rejoignent bien les auditeurs en leur faisant saisir le rôle de la grâce et les transformations spirituelles qu'elle opère. Elles étaient particulièrement goûtées.

Après des hommages réitérés au pasteur en 1944, le Conseil lui offre ainsi qu'à son épouse un voyage d'un mois de vacances en Floride en janvier 1945, qu'ils prendront en mars. Peu après, ses forces déclinant avec l'âge, il a maintenant 72 ans, il annonce sa démission pour juin 1948. Il précise qu'il demeurera membre de la paroisse et fera tout son possible pour aider le nouveau pasteur, ce dont se réjouira Jacques Beaudon.

Il se retira dans son joli cottage de Sainte-Dorothée avec sa compagne qui l'avait soutenu activement tout au long de sa carrière. Il accepta cependant de faire un intérim de deux ans à la paroisse Béthanie de Verdun de 1952 à 1954, qu'il dut quitter à cause de la maladie, et retourner son village de l'île de Laval.

En voyage pour quelques jours à Montréal, chez sa fille, Rachel (Madame Joseph Acklé), il eut une attaque et, paisiblement, peu après, il remit son âme à Dieu entouré des siens, le 16 mars 1959. Le service funèbre eut lieu à la paroisse Saint-Jean comme il se devait dans un temple rempli à pleine capacité. Les pasteurs Joseph Boucher et Jacques Beaudon présidaient le service assistés par le président du Consistoire de Montréal, Eric Errey. Il a été enterré au cimetière de Belle-Rivière où le rejoindra plus tard son épouse, Adrienne Étienne, le 16 juin 1965. Leur fils Eugène habitait alors Toronto.

Jean-Louis Lalonde

Sources

Éléments généalogiques dans Ancestry.com, Arbre franco-protestant, et dans Généalogie du Québec et d'Amérique française

***, « In memoriam – Rév. Henri Joliat, d.d. », *L'Aurore*, avril 1959, p. 1.

Autres textes de *L'Aurore*, 20.3.1903, p. 6-8 (dévoilement de la tablette commémorative Bourgoïn), 12.3.1936, p. 3 (sa carrière), 17.12.1937, p. 1-2 (ses noces d'argent), 17.2.1939, p. 1 (illustration de l'intérieur de l'église), 2.5.1941, p. 1-2 (à l'occasion de son doctorat honorifique), 1.3.1947, p. 7-8 (annonce de sa retraite), 15.6.1948, p. 1, 8 (photo du couple et célébration de la fin de son ministère), 15.4.1955, p. 1 (un bref sermon pour Pâques).

Consistoire de Montréal de l'Église Unie du Canada, notice nécrologique, 5 mai 1959, p. 497 des procès-verbaux.

Église presbytérienne puis unie Saint-Jean, Procès-verbaux du Conseil de paroisse et autres documents manuscrits, BAnQ, cote P. 603 pour toute la période.

Joliat, Henri, *Notice historique sur l'Église St-Jean*, Montréal, R.A. Régault, 1924, 33 p.

Lalonde, Jean-Louis, *Les 175 ans de l'église Saint-Jean de Montréal*, Montréal, Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, 2018, spécialement les p. 133-224.